

**Ceci est l'intégral d'une présentation offerte par Dominic Champagne  
au Conseil général de la CSQ pour célébrer  
le 20<sup>e</sup> anniversaire des Établissements verts Brundtland**

**Le printemps, un an après**

Je vous demande bien sincèrement :

Est-ce qu'on s'en va vers la lumière ou est-ce qu'on s'en va plutôt vers la catastrophe ?

Qui est venu ici en auto ?

Qui est venu ici en transport en commun ?

Qui est venu ici à pied ?

Qui est tanné de brûler du pétrole ?

Qui se considère comme un drogué du pétrole ?

Qui est optimiste ici et qui est pessimiste ?

Les Grecs appellent catastrophe la dernière strophe, la fin du poème, la chute, la fin de l'histoire. Comme si la catastrophe était aussi inévitable que la mort est inévitable. Mais ce n'est pas parce que le poème a une fin qu'il faut renoncer à l'écrire ou à le dire, comme ce n'est pas parce qu'on n'est pas immortels qu'on doit renoncer à vivre...

Bien sûr, il faut éviter de s'enfermer dans l'angoisse de la catastrophe et ne jamais oublier qu'il est bon de jouir de la vie, d'en profiter pendant qu'elle passe, même dans son imperfection, la vie étant ce qu'elle est. Et même si elle est fragile et éphémère, elle trouve toujours à chaque instant le moyen de se transmettre, de renouveler son miracle. Ce n'est donc pas parce que la vie s'achève à un moment qu'on doit renoncer à la vivre. Au contraire, je crois justement que parce qu'on sait que la vie a une fin, ce qui importe c'est de bien la vivre cette vie, de vivre bien, de vivre autant que nous le pouvons.

Il y aura un an demain, 100 000 étudiants prenaient la rue au centre-ville de Montréal pour réclamer un peu de lumière. Le mois d'avant, je profitais de l'honneur qu'on me faisait de me nommer artiste pour la paix de l'année pour lancer un appel à un rassemblement le 22 du mois d'avril au Jour de la terre, qu'on soit 100 000 à se rassembler autour de ce que j'avais fini par appeler la défense du bien commun. Quand un mois plus tard, les étudiants ont pris la rue à 100 000, j'ai vraiment eu le sentiment en marchant au milieu de la foule qu'un rêve se réalisait, qu'un miracle se produisait. Ce soir-là, je suis allé enregistrer l'émission *Tout le monde en parle* pour relancer l'appel du 22 avril et je me suis retrouvé en face à face avec le ministre des Finances Raymond Bachand. Je me sentais tellement fort de la présence de ces 100 000 étudiants que je n'ai pas pu m'empêcher de croiser le fer sur la question du partage de la richesse et des redevances minières et du pétrole, défiant le ministre de mettre les finances un peu plus au service de l'intérêt public et un peu moins au service des intérêts privés, faisant valoir que si la richesse était mieux partagée dans l'utilisation qu'on fait de nos ressources naturelles au Québec, les étudiants ne seraient peut-être pas dans la rue à réclamer un peu plus de justice. À la radio de Radio-Canada le dimanche suivant, la question soumise au public après l'émission *Tout le monde en parle* était : Dominic

Champagne rêve d'un printemps québécois : rêve-t-il en couleur ? En rêvez-vous aussi ?

Sincèrement, j'ai trouvé un peu lourd à porter de passer pour le don Quichotte du mois parce que si au fond de moi j'étais heureux d'être un porteur de rêves, j'étais aussi inquiet d'entendre cette petite voix en dedans qui me disait que les rêves et les rêveurs sont aussi porteurs de désenchantements.

J'aime souvent me rappeler que je suis né en 1963, l'année du *I have a dream* de Martin Luther King, et que d'une certaine façon je suis une sorte d'héritier de ce grand rêveur, mais que tragiquement, je suis aussi le contemporain de l'assassinat de Martin Luther King et de la mort du rêve. Je suis un orphelin du rêve, le contemporain de la grande désillusion, de la chute des utopies, de la fraternité atomisée, de la solitude généralisée, le contemporain d'une grande inquiétude. Est-ce qu'on n'a fait que rêver le printemps dernier ? De quelle étoffe notre rêve était-il fait ? Qu'advient-il de ces rêves de justice sociale, de partage de la richesse et d'accès à l'éducation ?

Le grand héritage du printemps érable, c'est pour moi le bonheur qu'on a eu pour ceux qui y ont participé de nous être reconnus, de nous être retrouvés, de nous être unis. Tout le printemps ont flotté les vers de Gaston Miron :

« j'ai fait de plus loin que moi un voyage abracadabrant  
il y a longtemps que je ne m'étais pas revu  
me voici en moi comme un homme dans une maison  
qui s'est fait en son absence  
je te salue silence  
je ne suis pas revenu pour revenir  
je suis arrivé à ce qui commence »

Maintenant que nous avons reconnu que nous n'étions plus seuls, le grand défi c'est de vraiment arriver à ce qui commence, à ce qui doit commencer. À commencer par nous remettre à rêver, mais à rêver d'une manière qui puisse nous faire sortir du cercle vicieux où le rêve nous mène, de l'espoir au désenchantement. À rêver si j'ose dire désespérément, à rêver comme des rêveurs qui savent que les rêves se font aussi assassiner, que les lendemains déchantent, que nos espoirs aboutissent souvent sur du néant, que le pire est souvent à venir, mais que face au pire, nous avons le devoir d'essayer de donner le meilleur de nous-mêmes. Justement parce qu'on sait que l'espace du rêve est éphémère et que quand les rêves nous ont abandonnés, quand l'espoir vient de prendre son trou, de prendre le bord, quand la grande marche au grand soleil rentre dans les zones d'ombre du labyrinthe, dans les méandres des questions de plus en plus complexes, il y a toujours une réponse qui reste la plus exigeante et la plus simple et c'est celle d'aimer, d'aimer encore, d'essayer d'aimer le monde, la vie, ceux qui nous entourent, aimer autant qu'on le peut.

Si le 20<sup>e</sup> siècle avec la mort des utopies, Hiroshima, les camps de concentration, avec la mort de Dieu, est un peu le siècle de la désespérance, le 21<sup>e</sup> siècle doit partir de

cette désespérance, de ce pire que nous avons connu, de cette catastrophe, de cette chute de l'humanité devant elle-même.

Et se mettre franchement et résolument, non pas à l'espoir, mais à l'amour, parce qu'aimer vaut mieux que rêver, aimer, aimer désespérément, aimer en pure perte, aimer sans attendre, aimer même si ça ne mène à rien, même si ça semble ne mener à rien. Je me dis depuis peu, j'essaie de me dire, t'es un privilégié, tu fais peut-être pas partie du 1 %, mais tu fais partie du 5 %, du 10 % ou du 20 % de privilégiés. T'as reçu plus que ta part, c'est le temps de redonner, de donner sans attendre, d'aimer un peu mieux ton prochain comme toi-même. Alors, tâche d'être bienveillant, sois ferme dans l'expression de tes convictions, mais tâche de ne pas alimenter la haine, tâche de ne pas manquer d'amour.

Dimanche, je m'en vais à Tunis parce que je travaille présentement sur une pièce qui met en scène le cadavre de Mahomed Bouazizi alias Besbouss, celui qui est à croquer de baisers. Le marchand ambulant qui s'est immolé sur la place à Tunis et qui a été l'étincelle qui a mis le feu au printemps arabe, qui a allumé tant d'espoirs d'un printemps qui a aussi engendré sa grande part de déceptions. Je me rendrai aussi au Forum social mondial qui réunit les altermondialistes, ceux qui militent tant bien que mal autour de l'espérance qu'un autre monde est possible. Ça sera aussi pour moi l'occasion d'un pèlerinage au pays d'un des penseurs qui a sans doute nourri intensément mon éveil politique adolescent, Albert Camus, le philosophe de l'absurde et de la révolte qui m'a fait comprendre que chaque artiste est un homme révolté parce qu'il refuse le monde tel qu'il est et qu'il s'engage corps et âme à le refaire, à le réinventer à travers son œuvre si vaine, si éphémère soit-elle, particulièrement au théâtre où on arrive toujours bien difficilement à mesurer ce qui reste dans le cœur et l'esprit des gens après deux heures de spectacle.

Camus qui vivait intensément a refusé le monde tel qu'il est, mais qui aimait la vie parce qu'il n'y a pas d'autre vie que celle-ci et que le royaume c'est ici et maintenant et que c'est ici et maintenant qu'il faut vivre et agir, aimer autant que nous le pouvons. Je sais, ça sonne comme un sermon mon affaire, mais je me demandais hier ce que j'avais à dire aujourd'hui de plus précieux, le jour du printemps 2013, un an après le printemps des étudiants et je pense que ce que j'ai de plus précieux à dire à des profs qui dédient leur vie à des enfants, c'est ça : aimer la vie, aimer, à commencer par les êtres qui nous entourent. Aimer ce que l'humanité a fait de nous jusqu'à aujourd'hui, mais aimer l'inconnu aussi, aimer l'inattendu, aimer son prochain, le proche comme le lointain, celui qui est venu comme celui qui viendra, l'autochtone, l'étranger, le pure laine, le métis, le bâtard. Aimer l'être humain et aimer aussi l'espace d'où vient l'humain. J'en arrive aujourd'hui à comprendre que dans l'amour de la vie qui nous entoure, il y a aussi l'amour du territoire qu'on habite, l'amour de la vie qui l'anime, l'amour de sa terre et du pays qu'on habite, de la nature où l'on vit, de la nation avec laquelle on vit.

Nation et nature nous viennent du latin *natio* qui signifie naître. Nation signifiant plus précisément groupe humain qui a la conscience de son unité et la volonté de vivre en commun. C'est cette volonté de vivre en commun, d'être au monde comme du monde,

d'être un être vivant au milieu du territoire auquel on appartient qui me semble si importante plus que jamais de nourrir. Pour la suite de notre monde, une nation se soude dans un sentiment de solidarité autour des choix que l'on a faits, des sacrifices que l'on a faits et de ceux qu'on fera encore pour pouvoir bien vivre ensemble. Le grand historien Fernand Braudel disait qu'une nation ne peut être qu'au prix de se chercher elle-même sans fin et je pense qu'il est capital que nous nous reconnaissons tous dans cette quête. Au Québec comme ailleurs, mais je veux parler d'ici parce que c'est ici que je vis cette quête de vivre en harmonie avec les autres, avec la nature, avec la vie. Nous sommes les contemporains d'une grande inquiétude par rapport à la vie et notre siècle, et nous avec lui, a besoin de valeurs communes, de raisons communes pour relever le grand défi de maintenir notre harmonie avec la vie. Depuis une génération, ce qui semble avoir donné de la valeur commune à nos vies par ailleurs fortement individualistes, c'est pour beaucoup l'économie, les politiciens nous l'ont répété avec assez d'insistance, ce qui intéresse les citoyens c'est l'économie et il y a sans doute du vrai là-dedans parce que beaucoup de citoyens votent pour ces gens-là et qu'on leur fait confiance pour les laisser exercer le pouvoir en notre nom.

Mais on sait aussi que beaucoup de citoyens ont simplement décidé de ne pas voter, de ne pas choisir, de ne pas croire que leur voix puisse y changer quelque chose de toute façon. Quand une partie de la jeunesse prend la rue comme elle a pris la rue il y a un an, quand une partie de la population sort sur son balcon pour marteler sa casserole, quand un faible pourcentage des citoyens qui ont droit de vote ne votent pas, quand les riches se font de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres, c'est qu'il y a quelque chose qui cloche. Quelles valeurs mettre sur la table ? Quel art de vivre peut-on opposer au culte du profit et du rendement ? Comment faire contrepoids à l'obsession de la production et de la consommation ? Notre façon d'utiliser et de partager la richesse commune me semble atteinte d'un cancer. D'abord, je crois qu'il faut lancer l'appel à un vaste mouvement de transition de nos modes de vie, comme le mouvement du *slow food* a réussi à imposer de nouvelles normes, car il y a une voie.

Je vais ici, si vous le permettez, prêcher pour ma paroisse. Je crois profondément que la principale réponse aux défis contemporains liés à la nécessaire décroissance économique et à la recherche du bonheur tient dans la fréquentation de la culture, dans l'espace que nous accorderons à l'intérieur de nos vies à l'éducation et à la vie de l'esprit, pour renverser l'idée voulant que la quantité de biens produits soit plus importante que la qualité de la vie. Jacques Attali, je crois, disait que « le 21<sup>e</sup> siècle serait spirituel ou qu'il ne serait pas. » Nous y voilà. Et c'est là où comme professeurs ou plus largement comme professionnels de l'éducation, c'est là où vous avez un rôle important essentiel, primordial à jouer, celui de nourrir l'espace spirituel, culturel, intellectuel de valeurs communes. Ce qui fait une civilisation comme ce qui fait une nation, ce n'est pas une industrie, une usine ou une économie, mais aussi ce qui se nourrit d'esprit. La vie de l'esprit, ce n'est pas l'aspect de nos vies qui se réduit à la religion. La vie intérieure personnelle ne se réduit pas à une relation avec un dieu quel qu'il soit, mais pour que l'homme sans dieu ne soit pas sans esprit, nous avons besoin de la culture, d'une façon d'habiter la vie, d'habiter la terre où on vit, d'habiter sa famille,

sa ville, son pays avec soi-même et le reste du monde, d'y vivre bien parce que ce que nous voulons, ce que nous voulons vraiment, et avec ce grand discours sur la primauté de l'économie, on a peut-être eu tendance à le reléguer au second plan, ce que nous voulons, c'est vivre bien, ce qui importe c'est donc ce que nous faisons de nos vies.

Pour améliorer la qualité de vie des gens, surmonter les divisions sociales et créer le tissu social le plus harmonieux qui soit, seule la richesse fondée sur la « vie de l'esprit » saura compenser pour les « pertes » matérielles engendrées par moins de production et de consommation. Je crois qu'il est essentiel de mettre la culture à la portée du public le plus large qui soit et par là j'entends l'art, bien sûr, les œuvres d'art, mais je ne veux pas réduire l'idée de la culture à la fréquentation des arts. La littérature, la musique, le théâtre, la danse, la peinture et les arts visuels, le cinéma sont bien sûr des sources d'enrichissement incalculables et il y a une richesse véritable dans les émotions que nous procurent les émerveillements esthétiques liés à l'architecture, à l'aménagement des villes et des villages, aux paysages. La fréquentation du monde de l'esprit est une source importante de bonheur commun et leur création nous aide à nourrir notre capacité à nous émouvoir des tragédies de la condition humaine.

Mettre la culture au cœur de la vie des citoyens, mettre la pensée au cœur de notre quotidien, nourrir l'espace créatif et l'espace critique, c'est enrichir la vie, c'est ennoblir nos existences et c'est cette recherche du bonheur qui doit demeurer l'idéal de notre société. L'éducation est la voie royale pour y atteindre, l'ignorance est souvent notre pire ennemi, la jeunesse nous a parlé depuis des mois, ce serait une erreur de rester sourd à ses revendications. Ce que la jeunesse nous dit : l'éducation doit être gratuite, accessible à tous. Elle refuse l'idée de l'endettement personnel comme prérequis à la vie adulte. Ce que la jeunesse nous dit : l'université doit servir à former des hommes et des femmes libres de penser et d'agir, à former des citoyens avant de former des travailleurs au service de l'entreprise. C'est en misant sur la formation de cerveaux bien nourris, d'esprits libres, curieux et créatifs, inspirés et habités par la connaissance, que nous saurons créer une cité libre, habitée par un réel esprit démocratique et un nouvel art de vivre ensemble. Les écoles et les universités sont d'abord et avant tout des lieux de transmission du savoir, d'approfondissement de la connaissance et non strictement des centres de recherche et de formation de la main-d'œuvre. Nourrir la biodiversité humaine et la richesse de notre culture, c'est considérer la valeur d'un philosophe ou d'une artiste comparable à celle d'un ingénieur ou d'un médecin. La philosophie doit-elle être mise au ban de nos universités parce qu'elle ne participe pas à la croissance du PIB ? Comme la justice vaut plus que le profit, comme la liberté vaut plus que le pouvoir d'achat, la qualité de notre vie vaudra toujours plus que la quantité de biens qu'on y produira. Faire mieux avec moins.

Opposer la qualité de l'expérience à la quantité de biens accumulés, que l'indice de prospérité ne soit pas calculé sur le taux de croissance, mais sur l'indice de progrès véritable ou l'indice de bonheur d'un pays ou d'une société. L'avenir est appelé à une simplification, mais pour que cette simplification nous apparaisse comme un progrès, c'est en accordant à la vie de l'esprit toute son importance qu'on y parviendra. Ça a été une grande leçon de démocratie, une grande leçon de vie de constater pendant la saga

du gaz de schiste que ceux et celles qui sont montés aux barricades pour s'opposer à l'industrie gazière aux côtés des spécialistes ou militants écologistes étaient des citoyens de toutes sortes d'horizons, producteurs laitiers, vétérinaires, plombiers, chômeurs, professeurs, fonctionnaires, artistes et, avec eux, de plus en plus d'élus locaux, surtout municipaux, conseillers et maires. Traditionnellement, toute nouvelle industrie dans une localité recevait l'approbation presque automatique des conseils municipaux parce que ça signifiait des emplois et des revenus pour une localité et la croissance économique l'emportait souvent sur toute autre considération. Ce n'est plus toujours le cas. Les citoyens savent de plus en plus le sens des mots « bien-être collectif », au principe de précaution s'ajoute maintenant celui du maintien de la qualité de vie. Ensemble, tout ce monde-là a affirmé franchement cette prospérité-là, cette économie-là, nous n'en voulons pas. Ce n'est pas un argument qu'il faut rejeter du revers de la main. Cela s'appelle « l'appropriation du territoire ». Cela s'appelle la volonté de conserver intact un milieu de vie qu'on a choisi, dans lequel on a investi, qu'on a contribué à développer et qu'on aime. La qualité de la vie qui s'oppose à la croissance du PIB, une valeur tangible qui de plus en plus surpasse dans l'esprit des citoyens les hypothétiques retombées économiques.

Vendredi dernier, au Forum sur les redevances minières tenu aux HEC, j'ai été stupéfait de constater à quel point des hommes d'affaires brillants, des hommes d'envergure voient l'incontournable concept du développement durable avec condescendance, avec mépris, pour ne pas dire avec ignorance. Le vice-président de Osisko affirmait que sa compagnie en faisait du développement durable et donnait pour exemple la construction à Malartic d'un des beaux CPE du Québec ! Je ne vais pas m'étendre en dénigrement, mais d'entendre certains de ces hommes-là dénaturer le sens du développement durable était non seulement une insulte à notre intelligence, mais la démonstration d'une ignorance, d'une vision tellement rendue aveugle par l'idée du développement, par une vision étroite de la prospérité, de la croissance et du profit qui occulte des fondements aussi sacrés que le respect de l'eau qu'on boit, de l'air qu'on respire, de la terre dont on se nourrit. Le spectacle de cette ignorance était si grand qu'on avait envie de les renvoyer dans une classe d'enfants de 10 ans réfléchir un peu sur le bien commun.

Il y a présentement une intelligence citoyenne qui s'éveille, qui prend la rue, qui tape sur des casseroles, qui s'organise. Une intelligence qui souvent dépasse celle de nos élites politiques, économiques, financières, qui doit se manifester. Le 22 avril 2012, nous étions 300 000 personnes, de toutes les régions du Québec, rassemblées pour la défense du bien commun. Un an plus tard, nous voulons des mesures et des actions concrètes, de la transparence dans nos pratiques et une vision d'envergure qui oriente nos choix pour le meilleur avenir de notre territoire.

Au lendemain de la démission de Daniel Breton, on s'est retrouvé une poignée de citoyens militants, artistes, écologistes, philosophes, profs, dans la salle surchauffée d'un petit presbytère comme des canaris dans la mine. Vous connaissez la métaphore du canari dans la mine de charbon, qui réfère à une pratique ancienne qui consistait à envoyer un canari dans une mine pour détecter des gaz nocifs. Tant que l'oiseau

chantait, tout allait bien. Quand on ne l'entendait plus, c'était le temps d'évacuer ! On s'est rassemblés et l'idée a été lancée de créer un mouvement citoyen pour un contrôle démocratique de nos ressources basé sur la simple idée que nous habitons un territoire riche en ressources naturelles, que nous sommes collectivement les propriétaires de ces ressources et que nous sommes responsables de leur utilisation pour assurer le juste partage de nos richesses, l'équilibre avec la nature et la prospérité des générations actuelles et futures.

Une exploitation systématique de notre territoire est en cours, des intérêts puissants imposent leurs projets aux citoyens, à nos élus locaux et à nos gouvernements, et ces intérêts privés ont souvent préséance sur l'intérêt public et ça prend des règles qui vont assurer un développement où la prospérité sera synonyme de qualité de vie pour tous. Le Québec doit impérativement utiliser ses richesses naturelles au bénéfice de tous, dans le respect des communautés, dans l'intérêt des générations futures et en équilibre avec la nature, avec la vie qui nous entoure. Nous devons tous exiger une utilisation démocratique, stratégique, viable, équitable et responsable de nos ressources, avec le consentement préalable, libre et éclairé des citoyens ; nous sommes les canaris dans la mine et nous avons le devoir de faire entendre nos voix parce que la suite de notre monde a besoin de notre voix et qu'il n'y a que les mots d'amour et les gestes posés avec amour qui vont avoir raison de la catastrophe à la fin de l'histoire.

Dominic Champagne